

ETUDES HELLENIQUES

HELLENIC STUDIES

**LA DIASPORA GRECQUE
THE GREEK DIASPORA**

Edited by / Sous la direction de
Stephanos Constantinides

With associate editor / Avec la collaboration de
Thalia Tassou

Contributors / Contributions de
Jean Catsiapis

Stephanos Constantinides

Michael Damanakis

Dimitrios Filippou

Dionysia Kontoyiannis

Theodosia Michelakakis

Dimitrios Filippou

George Kanarakis

Alexander Kitroeff

Louiza Christodoulidou

Volume 23, No 2, Autumn / Automne 2015

2

Les notions de la continuité et de rupture dans le post-modernisme chypriote: Aspects de l'antiquité dans l'œuvre poétique de Kyriakos Haralambidis

Louiza Christodoulidou*

ABSTRACT

While touching upon some examples of the postmodernist use of myth and ancient history, we study the presence and use of ancient art and archeology, as part of the quest for preservation of the roots, especially in the poems of Haralambidis that are written after the 1974 Turkish invasion.

We observe that the museum objects, archaeological sites and ruins of ancient Greece function very much as catalysts to enable the poet to suggest boldly, through the permanence but also of renewal, the following profession of faith: "I'm not Greek, I am Hellenic (ελληνικός), according to the liberator formula of Cavafy.

RÉSUMÉ

Tout en nous attardant à quelques exemples de l'utilisation post-moderniste du mythe et de l'histoire ancienne, nous étudions la présence et l'usage de l'art antique et de l'archéologie, comme éléments de la quête/préservation des racines, plus particulièrement dans les poèmes de Haralambidis qui sont écrits après l'invasion turque de 1974.

On constate que les objets muséaux, les sites archéologiques et les ruines de l'antiquité grecque fonctionnent comme autant de catalyseurs pour permettre au poète de suggérer de façon audacieuse, au travers de la permanence mais aussi du renouveau, la profession de foi suivante: «Je ne suis pas grec, je suis helléni(sti)que» (ελληνικός) selon la formule «libératrice» de Cavafy.

* Université d' Egée

Les pérégrinations poétiques de Kyriakos Haralambidis, que ce soit sur des sites archéologiques (de la préhistoire jusqu'à l'époque byzantine) où se révèlent l'identité et la permanence du paysage, ou dans des musées où surgissent les objets muséaux, de «facture» grecque, sont nées de la connaissance de l'Antiquité que détient le poète et qui fait partie de son patrimoine personnel (il a étudié l'Histoire et l'Archéologie à l'Université d'Athènes). À travers son long et passionnant périple, se dessine peu à peu la complexité de la relation entre le moi lyrique ou narratif du poète, son pays natal et l'Antiquité grecque qui ont été assimilés et retranscrits dans sa poésie comme un «pécule de matière poétique».

Les univers classique, homérique, hellénistique, gréco-romain, byzantin traversent sa poésie et cheminent ensemble dans une osmose culturelle, puisque Haralambidis n'hésite pas, au gré d'anachronismes, à intégrer des rituels antiques dans des mondes byzantins, comme, par exemple, dans le poème: «Séridos et Lysimaque» (*Épreuve*, 2000, 69-71). De ce fait, l'élargissement que marque Chypre, en tant que lieu grec, englobe aussi Byzance, la culture byzantine prenant le relais de l'Antiquité. Animé d'un zèle d'historien, le poète reconstitue donc, «par l'imagination et le verbe» les diverses strates historiques, dans une minutieuse exploration des racines grecques. Ainsi, dans le poème intitulé «Relais», le poète chypriote clôt hermétiquement la bouche:

«De ceux qui ne possèdent pas d'histoire
Et ne doivent rien à la géographie.»
(«Relais», *Famagouste régnante*)

«Αυτών που δεν κατέχουνε ιστορία
και δεν εξαργυρώνουν γεωγραφία.»
(«Σκυτάλη», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*)

Toutefois, Chypre byzantine ne nous occupera pas dans la présente étude.

En nous attachant à quelques exemples de l'utilisation post-moderniste du mythe et de l'histoire ancienne, nous tenterons tout d'abord de montrer que le poète voit dans la notion de la grécité, puis dans la présence de l'art antique et de l'archéologie (deux thèmes qui apparaissent dès ses premiers poème) et dans

l'usage qui en est fait, les éléments d'une continuité et d'une revendication des racines grecques, et cela vaut aussi bien pour les pièces écrites avant qu'après la «funeste» année 1974.

Vu l'importance du corpus des poèmes en rapport avec le thème que j'ai choisi de traiter, je serai contrainte de me limiter à un petit nombre d'échantillons. Quelques titres en tant que tels sont révélateurs, qu'il s'agisse aussi bien de ceux des recueils, *Le vase aux figures* [*To αγγείο με τα σχήματα*], *Rivage des Achéens* [*Αχαιών Ακτή*], que de certains poèmes: «Statue d'Antinoos» [«Άγαλμ' Αντινόου»], «Vase de style libre» [«Αγγείο ελεύθερου ρυθμού»], «Statue acéphale» [«Ακέφαλο άγαλμα»], «Acropole» [«Ακρόπολη»], «Chevaux d'une tombe à vouïte» [«Άλογα θολωτού τάφου»], «Inscription votive dans le rempart oriental» [«Αναθηματικό στο νότιο τείχος»], «Archaïque» [«Αρχαϊκό»], «Jour de naissance d'un cheval» [«Γενέθλιο ίππου»], «Exploration de Salamine» [«Εξερεύνηση Σαλαμίνας»], «Leçon d'archéologie» [«Μάθημα αρχαιολογίας»], «Devant le temple» [«Μπροστά στο ναό»], «Visage d'idole» [«Ειδώλου πρόσωπο»], «Le Kouros de Milos» [«Ο Κούρος της Μήλου»], «Aphrodite au trône multicolore» [«Ποικιλόθρονη Αφροδίτη»], «Sarcophage» [«Σαρκοφάγος»], «Les idoles» [«Τα ειδώλια»], «Le char» [«Το άρμα»], «Phiale d'une statue d'airain» [«Φιάλη αγάλματος χαλκού»], qui, avec «N'oublie pas qu'ils sont grecs» [«Μην το ξεχνάς πως Έλληνες είναι αυτοί»] et «Nationalité» [«Ιθαγένεια»]; on constate que les titres et le contenu des poèmes ont un effet catalyseur, permettant au poète de suggérer avec audace, au travers de la permanence mais aussi du renouveau, du fait de sa facture postmoderniste, l'aphorisme cavafien: «J'appartiens à la race grecque», encore que dans un essai inspiré, sur le poème «Visite à Aigialoussa» [«Αιγιαλούσης επίσκεψις»], il souligne: «Je ne suis pas hellène, je suis hellénique» [«Δεν είμαι Έλλην, είμαι ελληνικός»], reprenant la formule «libératrice» du même Cavafy.

Haralambidis est, bien entendu, à la fois hellène et hellénique, de la race grecque, puisqu'il appartient à l'Hellénisme périphérique. Du reste, son œuvre elle-même en témoigne avec des éléments irréfutables. Ce qu'il suggère, c'est qu'il appartient dans le même temps à l'Hellénisme œcuménique. Il appréhende la grécité, exactement au sens où l'entendaient Engonopoulos, Cavafy, Séféris ou Sikélianos, partageant leur vision de son élargissement, de son extension et de sa diachronie, se ralliant à leur philosophie et à leur vision du monde. Son sentiment d'appartenance à la race grecque est historique et il l'exprime, en

voyageur extrêmement cultivé qu'il est, dans ses pérégrinations poétiques cycliques, mentales ou réelles, dans ses expéditions historiques et archéologiques, qui balisent la patrie comme un palimpseste archétypal. Il est ainsi conduit de la notion d'appartenance à un hellénisme périphérique à celle d'une appartenance à la diachronie de l'Hellénisme universel. Il parvient, à la faveur d'une promenade culturelle, cartographiée avec une réelle érudition historique, à fixer sur le papier, parallèlement à sa brillante œuvre d'essayiste, la conception qu'il a de sa patrie propre, l'autre Grèce, située en dehors du territoire grec. Il est convaincu que Chypre, autre pays grec, élargit à l'infini la notion de la Grèce et de la grecité; en fait, elle constitue un «élargissement» de la Grèce car elle réunit à jamais ces matériaux qui déterminent l'essence de la nation. À Chypre, survivent les éléments vivifiants de l'Hellénisme puisqu'il s'y trouve un noyau de culture grecque, d'une texture différente, dont émanent, dans sa simplicité, grâce et sentiment; ce que Seféris, lui aussi, avait bien compris:

«cette île m'a donné ce qu'elle avait à me donner dans un cadre suffisamment limité pour que tout sentiment ne parte pas en fumée, comme dans les capitales du vaste monde.»¹

La critique a déjà commenté le fait que «la quête d'une 'autre Grèce' l'avait occupé dès l'époque d'Ulysse et la première présentation de *Terre éolienne* (*Jours*, III, 33). De ce point de vue, Chypre se transmue en modèle d'une patrie idéale, qui peut être considérée comme une autre terre éolienne.»²

Haralambidis n'est pas en quête de son identité hellène; celle-ci est donnée d'avance. Son origine grecque est énoncée quatre fois par les termes: «phytra/genos» [germe/race] («N'oublie pas que ceux-ci sont des Grecs»), «phylī» [race] («Nationalité»), «gennitika» [le caractère génétique] («Par alliance»). Des mots, formés sur la racine –hellin [de la même famille ou dérivés, comme Hellinas/es [Hellène(s)], («hellinikos/a/o») [hellénique et «hellinoprepis» [propre aux Grecs] présentent, dans un écrit resté à l'état de brouillon, d'une à huit significations différentes.

À travers les échanges intertextuels que le poète chypriote entretient avec ses congénères, Takis Papatsonis et Georges Seféris, dans le poème: «N'oublie que ce sont des Grecs», et avec pour guides des vers de Dante³ et de Papatsonis,⁴ un peu avant 1974, il écrit:

«Fiers et arrogants, conscients de leur valeur,
Ulysse et les quelques compagnons restés se mirent en route
pour franchir “l’étroit chenal, qu’Héraclès avait posé
comme frontière à l’homme”. Ils voulurent ainsi
aller au-delà de la traduction du soupçon
et voir de leurs yeux le mouvement inconnu,
n’oubliant pas leur race, ni que leur destinée était
la bravoure et la connaissance – l’audace de percer le détroit.
Ainsi furent-ils engloutis un peu avant d’apprendre.

Mais moi je viendrai avec de fidèles compagnons
devant l’Atlantique où ces hommes ont disparu,
Grecs de race, car moi aussi je suis grec
et ne souffre plus qu’ils soient plus longtemps engloutis.»

«Περήφανοι και αλαζόνες, με συνείδηση της αξίας τους,
ξεκίνησαν οι Οδυσσέας και λίγοι απομένοντες σύντροφοι
για να διαβούνε “το στενό κανάλι, που ο Ηρακλής
έθεσε σύνορο στον άνθρωπο”. Θέλησαν έτσι
ν’ αντιπεράσουν τη μετάφραση της υπόνοιας
και να δουν με τα μάτια τους την άγνωστη κίνηση,
μη λησμονώντας τη φύτρα τους, ότι μοίρα τους ήταν
η ανδρεία και η γνώση – η τόλμη για τη διάνοιξη του στενού.
Έτσι καταποντίστηκαν λίγο πριν μάθουν.

Μα εγώ θα έρθω μαζί με πιστούς συντρόφους
προς τον Ατλαντικό που χαθήκανε οι άντρες εκείνοι,
Έλληνες το γένος, γιατί κι εγώ Έλληνας είμαι
και δεν αντέχω να είναι βουλιαγμένοι άλλο πια»,

ayant bien sûr à l’esprit les notes du Journal de Séfëris:

Samedi, 22 août 1936: À mesure que le temps et les événements avancent, je vis avec le sentiment de plus en plus intense que nous ne sommes pas en Grèce, que cette construction que tant de gens importants et divers représentent chaque jour n'est pas notre pays mais un cauchemar, aux rares trouées lumineuses, pleines d'une très lourde nostalgie. Rien n'est plus amer que d'avoir la nostalgie de son pays, quand on vit dans son pays. [...] Les grands nageurs, qui ont lutté, aussi longtemps que leurs bras l'enduraient, pour atteindre et voir de plus près cette cruelle île d'Éole, l'autre Grèce. [Tous ont sombré...].⁵

Dans le poème: «Nationalité» (*Le vase aux figures*), écrit «en mémoire du premier Grec» qui a doté Chypre de sa caractéristique fondamentale de terre grecque, Haralambidis confesse que, même

«Si notre race est un “mélange de peuples”,
aux goûts hideux, aux manières terribles,
comme le tranchant de l'épée, une chaise près de s'écrouler
malgré les mots que nous assènent des peuples blonds,
nous survivons comme Grecs, tels des imposteurs».

«Κι αν η φυλή μας είναι “μείγμα λαών”,
μ' άσκημα γούστα, τρόπους τρομερούς,
σαν κόψη του σπαθιού, καρέκλα ετοιμόρροπη,
μ' όσα κι αν καταπάνω μας λένε ξανθοί λαοί,
επιζούμε ως Έλληνες, ως θαυματοποιοί».

Rappelons, entre parenthèses, qu'«avec la fin du XV^e siècle av. J.-C. arrivent à Chypre les premiers commerçants mycéniens. La colonisation se poursuit et fut achevée au XII^e siècle avec la descente mythique des héros de la guerre de Troie qui fondèrent les dix royaumes chypriotes». ⁶ L'institution du royaume chypriote a une origine mycénienne.

Dans sa poésie, le poète chypriote brandit la notion de la race dans ce qu'elle a de plus profond. Aussi la notion de nationalité a-t-elle un caractère spirituel profond et intense. Il soulignera:

«Voilà pourquoi je n'ai pas peur de dire "je suis Grec»,
Si tout soudain le cyprès a de belles branches
Et si là-bas la colonne mûrit au soleil».
(«Nationalité», *Le vase aux figures*)

«Για τούτο δε φοβάμαι να ειπώ "είμαι Έλληνας»,
εάν αίφνης η κυπάρισσος έχη κλαδία καλά
κι ωριμάζει παρέκει στον ήλιο η κολώνα».
(«Ιθαγένεια», *Το αγγείο με τα σχήματα*)

L'écho de vers⁷ de l'ode de Calvos: «Au bataillon sacré» est ici manifeste.

Mais après 1974 également, s'adressant directement à Famagouste occupée, qu'il a métamorphosée en femme-amante, il lui assurera:

«Ma belle, prends patience et je te réunirai.
Tu ne vois pas que je lutte de toute la force de ma foi
dans cette source génétique que je ne modifierai
pour rien dans ce monde ni dans aucun autre?»
(«Jeu magique», *Famagouste régnante*)

«Κορίτσι κάνε υπομονή και θα σε συναθροίσω.
Δε βλέπεις που αγωνίζομαι με ομόλογο την πίστη
σε κείνα τα γεννητικά που δεν τα μεταλλάζω
με τίποτα στον κόσμο αυτό και σ' όποιον άλλο κόσμο;»
(«Μαγικό παιχνίδι», *Αιμόχωστος Βασιλεύουσα*)

car

«Cette semence, dit-on, derrière la montagne
dans le tunnel où nous voyons les courbes de sa voix
tombera ici et là parce qu'elle est grecque.
Et elle lèvera pareillement comme je l'ai dit déjà.

Et se disséminera dans la rivière
qui emporte le fruit, un corps, vers le réceptacle marin.»
(«Par alliance», *Famagouste régnante*)

«Αυτός ο σπόρος, λέει πίσω από το βουνό
μες απ' τη σήραγγα που βλέπουμε τα νότα της
φωνής του,
θα πέσει εδώ κι εκεί γιατί 'ναι ελληνικός.
Και θα φνιτρώσει ανάλογα καθώς προείπα.
Και θα διασπαρεί μες στο ποτάμι
που φέρνει τον καρπό ένα σώμα προς τον αποδέκτη.
(«Εξ αγχιστείας», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*)

L'allusion à la «race élue» est claire. Souvent, il tire fierté des «exploits des ancêtres» («Soumission», *Famagouste régnante*). Nulle trace ici pourtant de chauvinisme fanatique. Aucun symptôme pathologique. Lui-même admoneste:

«Pas d'ordres ni de cris.»
(*Leçon d'archéologie, Famagouste régnante*).

«Όχι καπετανάτα και κραυγές»
(*Μάθημα Αρχαιολογίας, Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*).

Parallèlement, il précise que d'une part certes,

«la poésie dans les eaux de Chypre s'écrit avec le sang du cœur,
la source des inspirations exprime le combat de l'Hellénisme et
c'est capital; nous foulions la plaie. Cela donne, au-delà de
l'esthétique, une autre dimension à l'œuvre qui voit le jour. Mais
il faudra aussi la préserver des contrefaçons occasionnelles.»⁸

Le but qu'il poursuit, en tant que Grec de la périphérie, c'est de montrer Chypre comme une partie authentique de l'Hellénisme qui a reçu et fait fructifier au centuple les bienfaits civilisateurs de sa génitrice. Son attitude procède de la

conscience de l'homme dont la patrie, à moitié occupée, risque de perdre son identité. Chacun peut constater que l'Hellénisme à Chypre, telle une peau de chagrin, se rétrécit dangereusement et que le rapport démographique entre habitants légitimes et colons turcs sera bientôt totalement déséquilibré, au détriment de l'élément grec.

Ses poèmes, très proches de la conception antique des choses (du fait de son commerce avec Homère, les lyriques anciens et Eschyle), pourraient être signés de la main d'un poète lyrique antique qui aurait survécu de nos jours. Lui-même avoue fonctionner comme un Bacchylide ou une Sapho emmurés dans l'aujourd'hui. Autrement dit, à la façon du poète lyrique de l'Antiquité qui parle sur un mode lyrique de problèmes grecs. Si Sapho vivait aujourd'hui, son puissant souffle lyrique se muerait en un mode d'expression moderne identique à celui de Haralambidis, par exemple.

Dans l'ensemble de l'œuvre que nous a livrée à ce jour le poète chypriote, on peut déceler des cycles successifs qui font apparaître le poète-lecteur. Il se veut en toute clarté simplement un authentique épigone – nous y avons déjà fait allusion – de la «poésie déjà consacrée», tant de Cavafy que de Seféris, deux poètes qui eux aussi ont noué un dialogue inventif et créatif avec le monde grec antique.

Souvent, le poète chypriote nous suggère des jalons, tantôt ouvertement, tantôt de façon cryptée, en nous offrant avec prodigalité des clés pour mieux comprendre sa poésie car «s'il est des parties visibles, d'autres sont cachées» (Solomos). Nombre de poèmes comportent en exergue une inscription, une maxime, un vers homérique, un passage/une citation, un alinéa – réminiscence des tragiques anciens, une information – un document, une coupure de journal, qui indiquent quel a été le point de départ du poème; ailleurs, à l'instar de Seféris, le poète insère des notes explicatives dans les dernières pages de ses recueils.

La nationalité du pays et du paysage se révèle dans des vestiges épars de la civilisation grecque antique de Chypre, qui s'avèrent de précieux outils poétiques: statues, vases de style libre, groupes de statues d'albâtre, de marbre ou de bronze, chevaux d'une tombe à voûte, amphores, chars, boucliers, idoles, vases inscrits, stèles funéraires, théâtres antiques, offrandes funéraires, tombes maçonnées, Kouroi, monolithes cyclopéens, cruches, lécythes, lampes à huile,

nécropoles, monnaies, sanctuaires païens d'époque mycénienne, palestres, cornes en *poros*, sarcophages, autels funéraires, chaudrons en bronze, mosaïques, hydries. Autant de trésors qui, réunis, constituent le matériel poétique de Haralambidis, et qui sont érigés en symboles et en mythes car le poids de la «patrie perdue» est impossible à soulever.

Des trouvailles archéologiques se trouvent, éparées, à travers tout l'hinterland chypriote:

«La solution se trouve sur la plage en bas
dans les bustes des statues protégés par les dieux.»
(«Leçon d'archéologie», *Famagouste régnaute*),

«Η λύση βρίσκεται στην αμμουδιά από κάτω
σε θεοσκεπαστους κορμούς των αγαλμάτων.»
(«Μάθημα αρχαιολογίας», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*),

dans le musée chypriote:

«et j'ai passé un anneau à leur bec farouche»
(«Au Très Haut», *Famagouste régnaute*)

«και πέρασα δακτύλιο στ' αγέρωχό τους ράμφος»
(«Υψίστω Θεώ», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*)

où il fait allusion aux idoles féminines à tête d'oiseau de la fin de l'Âge du Bronze, mais aussi à des trésors marins sur la plage de Salamine:

«Des monnaies d'or dans les tresses des vagues
que Poséidon traîne sur la grève.»
(«Le tronc tremble», *Famagouste régnaute*).

«Νομίσματα χρυσά μες στις πλεξούδες των κυμάτων
τα παρασέρνει ο Ποσειδώνας έξω»
(«Τρέμει ο κορμός», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*).

Tous ces vestiges préservent l'argument historique et archéologique et affirment l'unité sans faille et la permanence de l'hellénisme à Chypre.

Le poème «Jour de naissance d'un cheval», issu du recueil *Famagouste régnante*, doit sa genèse à la découverte fortuite par un touriste italien qui nageait au large de Salamine d'une statue d'un mètre de haut, échantillon d'une facture et d'une technique remarquables. En l'occurrence, la source directe du poème est un article de journal «notable / mémorable»,⁹ une information glanée par le journal chypriote turc *Halkin Sessi* et répercutée dans la presse chypriote grecque¹⁰ concernant la trouvaille en question. La sculpture, qui représentait la déesse polymaste de la fécondité, fut remise à la police chypriote turque.

Le poème «Leçon d'archéologie», qui a pour décor le même site archéologique, est né d'une visite que Haralambidis avait faite à Salamine du temps où il était élève avec son éminent professeur de lettres, Kyriakos Hadziioannou,¹¹ visite qui fut pour lui une expérience incomparable. Ce n'est pas un hasard si le poète a choisi Salamine qui, de son propre aveu, a une présence privilégiée dans son œuvre, pour y ciseler six poèmes: («Jour de naissance d'un cheval», «Exploration de Salamine», «Le tronc tremble», «Leçon d'archéologie», «Début de l'*Indiktos*»). Les vers:

«L'Achéen la vit, la désira.

[...]

D'un bond il a juché sur son cheval

se penche et l'embrasse. Jaillissent de terre des cités,

des palais et des palestres, des théâtres, des marchés.»

(«Le tronc qui tremble», *Famagouste régnante*)

«Ο Αχαιός την είδε τη λαχτάρησε.

[...]

Μ' ένα πήδο τη ζέχνει στ' άλογό του

γέρνει και τη φιλεί. Φυτρώνουν πόλεις,

παλάτια και παλαιίστρες, θέατρα, αγορές.»

(«Τρέμει ο κορμός», *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*)

rappellent sa fondation par le héros homérique qui, on le sait, s'étant fait à l'idée d'avoir perdu sa propre patrie et ayant fini par accepter que pour lui il n'y aurait pas de retour, accepta, posément et réalistement, l'ordre d'Apollon, de fonder une nouvelle Salamine, en souvenir de la sienne. En outre, l'antique Salamine constitue le décor classique de ruines, lié au monde grec antique et, bien sûr, les poèmes en question présupposent tacitement ceux de Séféris: «Salamine de Chypre» et «Egkomè», écrits à l'occasion des visites du poète sur les sites en question, du temps où les fouilles étaient en cours.¹²

«Il est resté peu de chose d'Egkomé de Salamine
et une statue agitée dans la mer.»

(«Jour de naissance d'un cheval», *Famagouste régnante*)

«Ξέμεινε λίγη Ἐγκωμη και Σαλαμίνα
κι ἀγαλμα ταραγμένο μες στη θάλασσα.»

(«Γενέθλιο ἵππου, *Αμμόχωστος Βασιλεύουσα*)

Parallèlement, le poète accomplit sa périégèse, tel un nouveau Pausanias, et contemple les chefs-d'œuvre qui ornent ou ornaient l'Acropole¹³:

«Des rochers qui marchent et titubent
pendant que Poséidon vainc d'un bras léger
Athéna à la lutte. Colonnes
qui se succèdent l'une à l'autre
sur le terrible soubassement.

Le Verbe

sans une plainte tourne vers la Lune
les branches de l'olivier et de Pandrosos
la goutte sacrée de laquelle
le Monde est né.

La main de Phidias

brille. D'Ictinos, de Callicrate
et de Polygnotos les solives symétriques
esquissent les élans de la pensée.

Marie vêtue d'un réplum brodé à l'or
modèle de Promachos et d'Athéna Erganè,
tressaille dans les cieux du Parthénon.

La nuit tremble, les cloches ou les étoiles
dans leur palais mycénien
poussent la fusion du sang à dire
d'étranges soubresauts de poros.»

(«Acropole», *Épreuve*).

«Βράχια που περπατούν και που τρεκλίζουν
καθώς αλαφροπιάνει ο Ποσειδών
την Αθηνά στο πάλεμα. Κολόνες
που διαδέχονται η μια την άλλη
στο φοβερό κρηπίδωμα.

Ο Λόγος

αγόγγυστα γυρνά προς τη Σελήνη
τα κλαδιά της ελιάς και της Πανδρόσου
την ιερή σταγόνα που εξ' αυτής
ο Κόσμος εγεννήθη.

Του Φειδία

το χέρι λάμπει. Των Ικτίνου, Καλλικράτη
και Πολυγνώτου οι σύμμετρες δοκοί
της σκέψης σχηματίζουν υποδόχες.

Η πεπλοφόρος χρυσοκέντητος Μαρία,
δείγμα Προμάχου και Αθηνάς Εργάνης,
πάλλει στους ουρανούς του Παρθενώνος.

Η νύχτα τρέμει, τα κουδούνια ή άστρα
στο μυκηναϊκό ανάκτορό τους
ωθούν την τήξη του αίματος να κρένει
αλλόκοτους παρόλιθους σπασμούς.»

(«Ακρόπολη», *Δοκίμν*).

Lui-même écrit, à propos de la poésie du lieu:

«L'être du lieu détermine la nature des hommes qui y poussent. De la même façon que la déesse de l'Acropole a conduit inéluctablement, dirait-on, Freud à l'évanouissement. [...] Il faut vraiment une oreille exercée pour entendre "l'inaudible"».¹⁴

Il se tiendra, empli d'une terreur sacrée et plein de respect, devant des monuments et des œuvres d'art d'une beauté éblouissante qu'il divinise. Il les admire et il en tire fierté.

La statue est une des composantes récurrentes de la poésie de Haralambidis et, qu'elle soit intacte ou décapitée, qu'elle soit mutilée de ses membres ou brisée, le poète affirme qu'elle a une «tête artistiquement ciselée» («Statue acéphale») et que l'art peut, malgré cela, perdurer éternellement:

«L'art demeure et il est à nous, rien qu'à nous !
Et nous restons totalement athéniens
d'esprit et de cœur !»
(«Le char», *Épreuve*)

«Η τέχνη μένει κι είναι ολόδική μας!
Και παραμένουμε παντάπασι αθηναϊκοί
στο νου και την καρδιά.»
(«Το άρμα», *Δοκίμιν*)

Une visite au musée de Delphes, qui abrite une statue d'albâtre d'Antinoos, d'une beauté imposante, sera, de l'aveu même du poète prétexte à ciseler un poème magnifique, «Statue d'Antinoos» (*Épreuve*):

«Son tendre corps nonchalant
s'incline avec une douceur de jeune fille
pour écouter les paroles des guides
[...]

Unique consolation, pour cette statue,
c'est de compter, entend-il dire, parmi les plus belles.»

«Το νωχελές και τρυφερό του σώματος
γέρνει με κοριτσίστικη γλυκάδα
των ξεναγών ν' ακούσει τα λεγόμενα»
[...]

Μόνη παρηγοριά του ετούτο τ' άγαλμα.
είναι, καθώς ακούει, απ' τα εμορφότερα.»

On décèle ici un narcissisme, du reste justifié, qui exprime le regard esthétique du poète face au raffinement de la facture classique, à l'élégance et à la supériorité des statues grecques sur les statues romaines pléthoriques, volumineuses qui se trouvent, par exemple, dans le portique oriental de la Palestre du Gymnase, autour du bassin de natation nord, à Salamine, et qui «sont énormes, comme si elles renfermaient en elles leur propre désert»: «statues des Romains grosses mais encloses sur leur solitude». («Leçon d'archéologie», *Famagouste régnante*).

L'imagination de Haralambidis nous fait voyager à travers des musées, des sites archéologiques et des champs de fouilles, qui renvoient à la poétique des ruines, thème littéraire si cher au romantisme, mais sans tomber pour autant dans le piège d'un fastidieux culte des ancêtres. On ne voit pas revenir dans sa poésie les motifs stéréotypés d'une passion idolâtre de l'archéologie et, du reste, l'opposition du poète à cette forme stérile de culte de la patrie s'exprime de multiples manières comme nous l'avons déjà signalé.

Haralambidis vit son pays sur le mode du fantasme et du mythe, cherchant sa réalité plus profonde dans son histoire qu'il remonte à contre-courant, son art et sa civilisation grecque antique. Il confirme et cautionne ainsi l'unité sans faille et la permanence grecque qu'il renforce encore en glosant sur de «patients noms grecs»¹⁵ car lui-même écrit:

«L'invocation de noms à la racine purement grecque – et même ancienne – donnait la mesure de la résistance du lieu lui-même, ou plutôt donnait, par la substance même de son être, la réponse à l'envahisseur étranger».¹⁶

Pour peu que les toponymes soient dénaturés, le pays s'affaiblit car leur maintien est une forme de résistance du lieu même.

Le poète est habité, à juste titre, par le souci angoissé de «l'existence biologique» de la terre de l'âge du Bronze, qu'il réussit toutefois à contrôler. Combatif comme il est, il met en avant l'évidence, à travers l'art grec qui survit au mépris du temps et ne saurait être exproprié.

Les symboles auxquels il a recours sont les fragments d'images culturelles et constituent une métonymie de la mesure et de l'éthique, tout en étant parallèlement érigés en signes de connaissance et de mémoire. Valorisé et élaboré de main de maître, son matériel multiforme occupe la place» de bas-reliefs d'un art humble». ¹⁷

NOTES

1. Note explicative placée en tête de la première édition du recueil: *Chypre où je fus envoyé*, Athènes, Ikaros, 1955.
2. Nicolaou A. Nikos, «Teucer, la réfutation du nostos ulysséen», *G. Séféris, Mythologie III*, Athènes, Daidalos, 1992, p. 118 (note 31).
3. «Fiers et arrogants, conscients de leur valeur» (Dante).
4. «Laisse-moi parler, je sais ce que tu veux, et quand bien même ils résistent à ton discours, n'oublie pas/que dans leur vie, ceux-ci étaient des Grecs...», *Jours*, 26, 1965, p. 19.
5. Séféris Georges, *Jours, III*, Athènes, Ikaros, 1984, p. 33.
6. Commentaires du poète cités à la fin du recueil: *Famagouste régnante*, Athènes, Ermis, 1982, p. 164.
7. «Le sort vous a arraché le laurier du vainqueur/et de myrte, vous a tressé une autre couronne funèbre de cyprès [...] Mais si quelqu'un est mort/ pour la patrie, le myrte /est un feuillage sans prix /et bonnes sont les branches /du cyprès.» [«σας άρπαξεν η τύχη /την νικητήριον δάφνην, /και από μυρτιά σας έπλεξε /και πένθιμον κυπάρισσον /στέφανον άλλον. [...] Αλλ' άν τις απεθάνη /δια την πατρίδα, η μύρτος /είναι φύλλον ατίμητον /και καλά τα κλαδιά /της κυπαρίσσου.»]
8. Haralambidis Kyriakos, «En épelant Chypre», *Anti* 236 (8 juillet 1983) 55.
9. J'emprunte les termes à Yorgos Kehayoglou, *Sur la route des philhellènes* (en grec), Athènes, Polytypo, 1984, p. 32.

10. *Le Libéral* [*O Philelefthéros*], Nicosie, 9.8.1980.
11. Il est intéressant de noter qu'il est l'auteur de la monumentale œuvre en huit volumes: *Chypre antique dans les sources grecques*, Nicosie, Saint archevêché de Chypre, 1985.
12. Egkomé: le 13 novembre 1953, *Jours VI'*, 103 et 16 octobre 1954. Le poème «Egkomé», si l'on en croit Évangélos Louizos, a été achevé en 1955.
13. Georgiadou Agathi, «Les poèmes attiques de Kyr. Haralambidis», *Porphyras* 124 (juillet-septembre 2007) 322.
14. Haralambidis Kyr., *Visite à Aigialoussa [Αιγιαλούσης επίσκεψις]*, Athènes, Agra, 2003, p. 15.
15. *Ibidem*.
16. *Ibidem*.
17. «τ' ανάγλυφα μιας τέχνης ταπεινής», Séféris Georges, «I», *Roman*, Athènes, Ikaros, 1989, p. 43.